

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

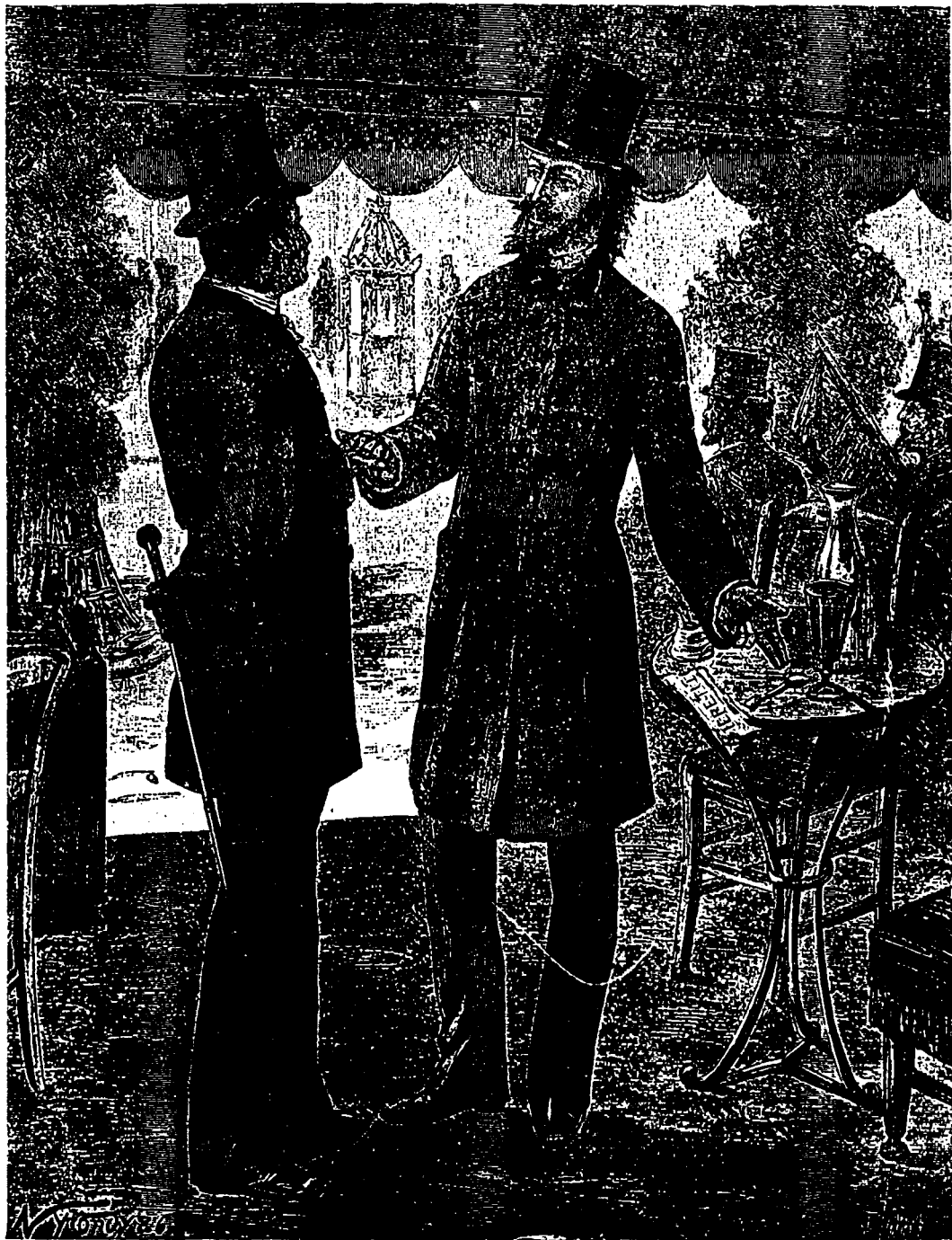
L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. I. No 7

MONTREAL, 15 JUIN 1900

Un an, - - 25 cts.
Le numero, 3 cts.



L'ONCLE ET LE NEVEU



HUILE DE MORGAN

POUR

CHEVAUX ET BÊTES A CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, faites usage de la poudre de condition: Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORNS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

... POUR BÊTES A CORNES ...

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNS. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, ROTURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Prix 25 et 30 cents la Bouteille.

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.



Le Grand REMÈDE Canadien **SPRUCINE**



Pour les Rhumes, l'Enrouement, le Croup, l'Asthme, la Bronchite, la Coqueluche

Dans les cas de toux obstinée et de Consommation pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'Huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace

SPRUCINE ! Est une préparation véritable de Gomme d'Epinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum). COMME REMÈDE contre le RHUME, n'a pas d'ÉGAL.

LISEZ AVEC SOIN LES CERTIFICATS SUIVANTS:

B. E. MCGALE,

Montréal, 21 mars 1883.

CHER MONSIEUR, — Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement le recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on en est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

B. E. MCGALE,

Eardley, P. Q.

CHER MONSIEUR, — Il y a 4 ou 5 ans que je vends votre SPRUCINE, je m'en suis servi moi-même de temps à autre, et je puis la recommander comme un remède sûr pour la toux. Nombre de mes pratiques peuvent certifier la même chose.

A. S. DOWD.

M. B. E. MCGALE,

Mississippi Station.

CHER MONSIEUR, — Vous pouvez juger d'après la quantité de "SPRUCINE" que je vends, combien ses qualités doivent être appréciées par mes pratiques.

Je tiens un magasin général depuis dix ans, et pendant ce temps j'ai eu en main un grand nombre de remèdes patentés, et je puis affirmer que la "SPRUCINE" a donné plus de satisfaction qu'aucun autre.

J'ai beaucoup de plaisir en recommandant la "SPRUCINE" à mes amis et à mes pratiques pour les RHUMES, les ENROUEMENTS et les BRONCHITES. En agissant ainsi je suis certain qu'ils seront pleinement satisfaits.

W. D. MAACE.

Demandez la Sprucine et n'en prenez pas d'autres
Prix 25 cents la Bouteille.

B. E. MCGALE, Chimiste, Montreal.

Ne soyez pas trompés

Les Véritables Préparations du Dr CODERRE portent sa Signature et sa Photographie

Les Préparations du
Dr Coderre

sont approuvées par les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, de la Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria



Les Préparations du
Dr Coderre

prescrites et employées dans sa pratique depuis 50 ans, avec le plus grand succès, sont aujourd'hui les Remèdes de Famille les plus en vogue

Sirop des Enfants du Dr Coderre

*Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de
Matières Médicales et de Thérapeutique.*

MERES ET NOURRICES !

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a surtout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants

- LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.
- LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.
- LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.
- LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.
- LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.
- LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : - Coliques, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

- E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
- J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
- P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
- P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
- TH. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
- HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.
- A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.

- A. T. BROSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
- G. O. BEAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.
- A. B. CRAIG, M. D.
- L. B. DUROCHER, M. D.
- O. RAYMOND, M. D.
- D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
- L. O. BEAUDRY, M. D.
- A. P. DEL VECCHIO, M. D.
- ALEX. GERMAIN, M. D.
- ELZEAR PAQUIN, M. D.
- J. A. ROY, M. D.

Hautement recommandé par la Profession Médicale.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.

Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 JUIN 1900.

PRONOSTICS DE LA TEMPÉRATURE

POUR JUIN

POUR JUILLET

16 - Nuageux.	1 - Brumeux, nuageux.
17 - Menaçant.	2 - Orages électriques.
18 - Brumeux et pluvieux.	3 - Beau temps.
19 - Changeant.	4 - Orages locaux.
20 - Orage électriques.	5 - Chaud.
21 - Venteux.	6 - Menaçant.
22 - Pluie.	7 - Tonnerre.
23 - Plus chaud.	8 - Clair, chaud.
24 - Lourd.	9 - Beau temps.
25 - Brumeux, humide.	10 - Nuit fraîche, agréable.
26 - Tonnerre.	11 - Plus chaud.
27 - Grande chaleur.	12 - Changeant.
28 - Nuageux, orages.	13 - Nuageux, pesant.
29 - Incertain.	14 - Incertain.
30 - Pluie.	15 - Lourd.
	16 - Nuageux, chaud.

TRISTIA

La mort m'a confondu, la mort m'a brisé l'âme
Et je reconnais mon néant !
Elle vient de jeter mon seul bien, une femme,
Dans l'au-delà toujours béant.

Ses traits décomposés ont le froid de la pierre.
Et ses chairs tombent en lambeaux ;
Son squelette rongé découvre dans la bière
La maigreur jaune de ses os.

Ses yeux sont déjà creux, ses yeux si pleins de vie,
De bonheur et de pureté ;
Ses cheveux sont ternis et sa bouche ravie
Est close pour l'éternité.

C'était mon idéal : je la voyais si belle ! ...
J'étais heureux, j'étais heureux !
Les cieux m'appartenaient quand la mort a fait d'elle
Un cadavre blême et hideux.

Sur sa lèvre, à cet heure, on pourrait voir encore.
Se traîner les vers du tombeau,
Et l'oreille entendrait la dent qui la dévore
Grincer dans l'ombre du caveau.

Le doux son de sa voix, son radieux sourire,
Tout est mort, et grâce et beauté ;
Ses regards pénétrants dont j'ai subi l'empire,
Tout, jusqu'à sa charité !

Quand un pauvre implorait sa pitié, je l'ai vue
Avec lui partager son pain :
Je rougissais de joie et, dans mon âme émue,
Je bénissais sa chère main.

Que j'aimais écouter la romance amoureuse
Qu'elle chantait les soirs d'été :
Son âme y palpait, vague, mystérieuse
Comme Dieu dans l'immensité.

Un instant a suffi pour briser tant de grâce,
De charme ineffable et d'espoir :
Comme nul n'y songeait, le matin, la mort passe ;
La tombe se fermait le soir.

A la mort, ici-bas, faut-il qu'on s'accoutume ?
Les regrets sont-ils insensés ? ...
Ma bouche, bien des fois, a goûté l'amertume
Des pleurs que pour toi j'ai versés !

A l'heure où mon crayon va tracer ce vers sombre,
Que peut-il en rester d'humain,
Cloîtrée au fond du sol, dans le silence et l'ombre
De ce jour noir sans lendemain ?

La mort m'a confondu, j'en ai l'âme brisée !
Qui maintenant me comprendra ?
Pour soutenir ma vie en sa fleur épuisée
Quel cœur aussi pur m'aimera ? ...

GRACIEUX FAURE.

LA VACHE FANTÔME

Depuis longtemps, dit le *Courrier des Etats-Unis*, un bon fermier du nord de l'Etat de New-York et sa femme passaient des nuits affreuses.

Ils étaient souvent réveillés par d'étranges sons musicaux dont ils ne pouvaient deviner ni la nature ni l'origine : mais pour eux, c'était quelque fantôme diabolique.

Leur ferme est isolée et ils n'ont pour compagnons qu'un chien, un cheval et une vache. Toutes les nuits ils étaient réveillés en sursaut, des airs de musique, composés de cris, de notes, de soupirs, retentissaient sous leurs fenêtres.

Tantôt le pauvre John croyait distinguer un hymne que l'on répétait au temple ; tantôt il entendait beugler contre les vitres de la cuisine cet air si doux : " Oh ! toi que j'aime ! " John, notre fermier, ouvrait, chaque fois, la porte de la maison ; il ne voyait ni fantôme, ni musicien.

La vache seule était près de la fenêtre, tranquillement occupée à ruminer. John et sa femme étaient dans la terreur et faisaient coucher le chien dans la maison pour les protéger.

Un jour, le boucher du village achète la vache de John, la tue, la dépèce et découvre le mystérieux fantôme-musicien

La vache avait avalé, on ne sait comment, un harmonica, et quand elle ruminait, l'air pénétrant dans le premier estomac faisait résonner les notes de l'harmonica ; quant aux airs que John et sa femme croyaient distinguer c'était une simple affaire d'imagination. Mais cependant comment expliquer qu'il ne fût possible aux fermiers d'entendre la nuit seulement ces airs mystérieux ?

La chose est également facile à saisir : la vache passait toute la journée dans les champs ou dans les bois et ne rentrait que le soir à la ferme : le fantôme ne pouvait donc donner que des concerts nocturnes.

—J'tai rien fait pour qu'tu m'battes comme ça, grand lâche !
—Zuze un peu si tu m'avais fait que'qu'chose !

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

PATTE DU CHAT

I

Le 25 novembre 1853, vers les sept heures du matin, dans une grande chambre à coucher, comme il n'en existe plus à Paris, mais comme on en reconte encore à Coutances, un homme d'une cinquantaine d'années s'éveilla et appela sa servante.

—Françoise, s'écria-t-il, Françoise !

—Me voici, monsieur le chevalier.

—Françoise, ma fille, quel temps fait-il ?

—Un temps superbe, monsieur le chevalier.

—Tu en es sûre ?

—Pardi ! à moins que j'aie la berlué.

—Ça suffit ; en ce cas, prépare de l'eau pour ma barbe, et apporte-moi une chemise blanche.

—Comment, monsieur, c'était hier dimanche, et vous allez recommencer aujourd'hui à vous raser et à changer de linge ?

—Françoise, si au lieu d'être une simple servante, tu étais un domestique mâle, je te casserais ma canne sur les épaules.

—C'est bien ! fit Françoise avec humeur, on ne peut plus rien vous dire maintenant, vous vous enlevez comme une soupe au lait ; au surplus, qu'est-ce que ça me fait, à moi, que vous vous rasiez ou non, et tandis que vous y serez, vous pourriez bien raser aussi vos grandes moustaches qui vous donnent l'air d'un diable plutôt que d'un honnête rentier.

—Mille trompettes, tu vas avoir affaire à moi, drôlesse ! mordieu ! je vais t'apprendre comment on parle à un homme qui a eu l'honneur d'être garde du corps de Sa Majesté Charles X !

Et le maître de Françoise fit mine de se lever pour mettre sa menace à exécution, mais la servante s'en était allée en haussant les épaules et en fermant avec bruit la porte derrière elle.

L'ex-garde du corps en fut réduit à crier, et à tempêter dans le vide.

Après avoir donné libre cours à son indignation par quelques virulentes apostrophes adressées à la servante, qui ne pouvait les entendre, il se décida à se lever et à s'envelopper dans une vaste robe de chambre en damas de laine, puis, après avoir fourré ses pieds dans des babouches, il s'approcha de la fenêtre pour juger par lui-même de l'état réel du temps.

—Allons, dit-il, le soleil se montre, je ferai comme lui, et, corbleu, nous verrons bien ce qui en résultera ; que diable, si mes cheveux grisonnent, j'ai encore le jarret solide et l'œil vif.

Et satisfait de lui, notre homme allait de nouveau appeler Françoise, afin qu'elle se dépêchât, lorsque celle-ci se présenta portant tout ce dont le chevalier avait besoin pour la grande toilette qu'il comptait faire avant déjeuner.

Tandis qu'il procède avec un soin tout particulier à cette occupation à laquelle il semble attacher une grande importance, traçons en quelques mots le portrait physique et moral de ce personnage qu'on nommait M. de Beauville, ou plutôt Monsieur le chevalier de Beauville, qualification passablement

surannée, mais à laquelle il tenait fort ; la lui refuser eût été le blesser profondément, bien que rien ne justifiait son droit de la porter ; mais la chose étant passée en habitude, personne dans Coutances ne se fût avisé de le désigner autrement.

Donc, le chevalier Anatole de Beauville avait cinquante-quatre ans, bien qu'il n'en avouât que quarante-neuf, et, le lecteur le sait déjà, il avait été garde du corps du roi Charles X.

Licencié lors de la révolution de 1830, il était venu se fixer à Coutances où, grâce à ces quatre mille deux cent cinquante livres de revenu, et aux avantages physiques qu'il prétendait posséder, il menait la vie aussi joyeusement qu'on la peut mener dans une ville qui renferme dix mille habitants, un nombre raisonnable d'établissements intéressants et les restes d'un aqueduc dont la vue seule suffit pour réjouir les yeux d'un touriste.

Si le chevalier se croyait naïvement un séduisant cavalier, c'était pure vanité de sa part ; grand, sec, maigre, toujours vêtu avec une recherche exagérée, sa physionomie était vulgaire, quoiqu'il s'étudiât constamment à lui imprimer un caractère martial, et qu'elle fût ornée de deux moustaches gigantesques, qui donnaient à l'ensemble de sa personne une vague ressemblance de Don Quichotte.

Il avait toutes ses dents et portait les cheveux ras.

Fraichement ganté, chaussé de façon à ne pouvoir marcher qu'en sautillant sur les pointes, et coiffé sur l'oreille, M. de Beauville était l'un des hôtes assidus des salons de Coutances ; il passait la plupart de ses journées à colporter de maison en maison des bons mots qu'il puisait dans son journal, à lancer des oillades dont son regard était toujours chargé et à faire un doigt de cœur à toutes les dames qui le recevaient.

Espérant toujours voltiger de la brune à la blonde, sans pouvoir même se reposer à l'ombre d'une rousse, le chevalier avait longtemps repoussé les avances que lui avaient faites les mères de famille pourvues de filles majeures et célibataires ; mais depuis que ses cheveux, jadis noirs, devenaient tout à fait rebelles à la vertu des flacons d'eaux de teintures, il avait fini par songer qu'il serait peut-être temps d'en finir une bonne fois avec des fredaines imaginaires de la vie de garçon qu'il croyait avoir commises. Or, après avoir passé un minutieux examen des *partis* disponibles, il s'était un jour, et sans savoir comment, senti tout à coup amoureux d'une jeune fille de vingt ans, d'une beauté remarquable, et il s'était mis en tête de l'épouser. Mlle Estelle du Chemin avait reçu une brillante éducation ; outre sa beauté, ses façons étaient pleines de distinction, sa dot devait s'élever, disait-on, à un chiffre fort convenable.

C'était véritablement la femme qu'il fallait au chevalier.

Une seule chose l'inquiétait un peu.

Estelle, comme toutes les jeunes personnes, était ricieuse et enjouée et semblait ne voir dans le mariage qu'une série de voyages à Paris, qu'une occasion de fêtes, de toilettes et de plaisirs de toute espèce. Chaque fois que cette question avait été agitée devant elle, elle n'avait jamais manqué de répondre :

—Je me marierai quand on voudra, pourvu que mon mari soit aimable et qu'il me mène passer les hivers à Paris, où je veux aller tous les soirs au théâtre et au bal.

De semblables dispositions pouvaient bien faire réfléchir quiconque aspirait à sa main ; mais le chevalier se dit après avoir

hésité pendant quelque temps, qu'une fois marié il lui serait facile de faire revenir sa femme à des idées beaucoup plus raisonnables, et il résolut de se mettre sur les rangs des prétendants.

C'était de la hardiesse à lui, car Mlle du Chemin était le point de mire des principaux jeunes gens de Coutances, et il fallait que M. de Beauville eût une grande confiance en lui-même pour oser disputer la main d'une jeune et jolie personne à des rivaux dont l'âge et la physionomie étaient si différents des siens.

Il était plus que probable que, parmi eux, il devait s'en trouver qui eussent fait impression sur le cœur et l'esprit d'Estelle.

Il en était un surtout qui paraissait assez avancé dans ses bonnes grâces et dans l'esprit des parents de la jeunes personnes ; c'était un M. de Pompignol, transformé en gentleman accompli, et qui, à l'aide d'une faconde intarissable, tenait constamment le dé de la conversation chez les du Chemin.

M. de Pompignol parlait à tort et à travers de ses relations avec les artistes les plus célèbres de la capitale, des modes nouvelles qu'il connaissait le premier, en faisant le récit de ses prouesses et des aventures de toute sorte qui lui étaient arrivées, et en discutant avec l'aplomb d'un commis-voyageur sur toutes les questions d'art, de science et de littérature ; questions qui lui étaient complètement étrangères. Malheureusement ce séjour à Paris, qui lui permettait d'éblouir et de charmer la famille du Chemin, avait considérablement écorné le mince capital qu'il tenait de son père, et sous ce rapport il était très inférieur au chevalier dont le revenu s'élevait presque au double du sien.

C'était ce qui soutenait l'espoir de M. de Beauville, qui détestait cordialement M. de Pompignol et se refusait à croire que M. et Mme du Chemin pussent donner leur fille à un muscadin de cette espèce : — c'était sa propre expression.

Finalement, après avoir toute une saison, reconnu le terrain, étudié toutes les difficultés qui entouraient la place et pesé toutes les chances de succès et d'insuccès qu'il entrevoyait, il se décida à frapper un grand coup et à faire cesser toutes ces incertitudes, en demandant la main de la jeune fille.

Or, c'était afin de réaliser ce projet que l'ancien garde du corps de Charles X se disposait à faire grande toilette, et, s'il s'était, dès son réveil, informé du temps qu'il faisait, c'est qu'une fois habillé il devait aller chez les époux du Chemin adresser solennellement sa demande en mariage.

Après avoir, deux heures durant, gourmandé Françoise, essayé cinq ou six cravates et failli étouffer en boutonnant avec effort un habit infiniment trop étroit, il se trouva enfin à peu près présentable, et coiffé plus que jamais sur l'occiput, il quitta la rue Milon, qu'il habitait pour se diriger vers la Basse-Grande-Rue, où demeurait la famille du Chemin.

Une heure plus tard, il rentrait chez lui, tortillant avec dépit sa moustache d'une main, fronçant le sourcil et donnant tous les signes d'un mécontentement visible.

Françoise, qui vint lui ouvrir la porte, fit un mouvement.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur le chevalier qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? demanda-elle.

— Rien, répondit brièvement l'ex-garde du corps.

— Mais cependant, continua-t-elle.

Le chevalier ne répondit pas cette fois, mais il fixa sur sa

servante un tel regard que celle-ci ne jugea pas prudent d'attirer l'orage qui grondait sourdement dans la tête de son maître, et se tint prudemment à l'écart.

Demeuré seul, M. de Beauville se déshabilla pour reprendre ses vêtements de tous les jours, et donna libre cours à l'explosion de sa mauvaise humeur.

— Est-ce possible ? s'écria-t-il ; des gens à qui je croyais du bon sens, se laisser fasciner de la sorte par M. de Pompignol ! un croquant ! Car, j'en suis certain, c'est sur lui qu'ils ont jeté les yeux pour marier leur fille. Ah ! ventrebleu ! je ne m'attendais guère à cela, et j'eusse préféré un refus tout net à une pareille feinte. J'entends encore ce niais de du Chemin me répondre : " Monsieur le chevalier, votre demande m'honore infiniment, et s'il ne dépendait que de Mme du Chemin et moi, nous vous accorderions la main d'Estelle sans hésiter ; mais nous n'entendons forcer en aucune façon son choix, et je dois vous prévenir qu'elle paraît recevoir avec quelque plaisir les hommages d'un jeune homme qui ne peut tarder à nous adresser une demande semblable à celle que vous venez de me faire ; aussi je crains fort qu'elle refuse l'honneur de votre alliance. D'ailleurs, entre nous, vous êtes d'un âge qui ne peut guère s'allier au sien.

Ici le chevalier s'interrompit et frappa du pied avec colère.

— Mon âge ! reprit-il au bout d'un moment, mon âge !... sans doute ils préféreront la marier à lui, j'en suis sûr, ils la lui destinent ! Oh ! un écervelé, un fou !... Mais après tout, j'étais bien sot d'être épris de cette petite ! ah ! ils croient que je vais battre en retraite comme un écolier, en apprenant que j'ai pour rival M. de Pompignol ; non parbleu ! et afin que nul ne soupçonne le refus humiliant que je viens d'essayer, j'en continuerai comme par le passé à les voir chaque jour, et, mordieu ! si je ne puis épouser Estelle, je ferai toujours mon possible pour qu'elle ne devienne pas la femme de ce Pompignol.

" C'est égal, c'est triste de s'être bercé de l'espoir de devenir l'époux d'une jolie personne et d'être obligé de... Ah ! si je pouvais faire entendre raison à ce du Chemin... Mais comment faire pour le décider à me soutenir ?

Soudain deux légers coups résonnèrent sur la porte de la chambre où se tenait le chevalier, et Françoise apparut.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? que voulez-vous ? demanda M. de Beauville.

— Ne vous fâchez pas, monsieur, c'est une lettre.

— Une lettre ? de qui ?

— Ah, ça, ma foi, monsieur le chevalier, je n'en sais rien ; c'est le facteur qui l'a apportée, elle est de Paris, à ce qu'il m'a dit.

— De Paris ? ah ! c'est de mon neveu sans doute, le drôle ; mais dépêche-toi donc, voyons, où est-elle, cette lettre ?

— Mais, mon Dieu, la voilà. Ah ! jour de Dieu ! monsieur le chevalier, quel homme vous faites, on dirait quasiment que vous êtes devenu enragé.

— Hein !

Et il allait s'emporter de nouveau, mais ses doigts avaient brisé le cachet de l'enveloppe et il oublia le manque de respect de sa servante pour ne songer qu'à la lettre.

— C'est bien de Fernand, s'écria-t-il.

— Ah ! et qu'est-ce qu'il vous marque ? demanda sans façon Françoise.

Le chevalier ne prit pas garde à l'étrangeté de la question, ou plutôt il la trouva toute naturelle, car il se contenta de lire.

Voici ce que contenait la lettre :

« Mon cher oncle,

« Ne me maudissez pas et n'appellez pas sur la tête de votre coquin de neveu la vengeance céleste. Je ne vous demande ni argent, ni consentement pour épouser une jeune fille pauvre, mais vertueuse, donc je dois être classé parmi les neveux de la bonne école ; quant au but de cette lettre le voici : après m'être informé de l'état de votre chère santé, je désire savoir si vous connaissez à Coutances ou dans les environs de cette cité normande un jeune gandin répondant au nom de Pompignol, et qui se trouvait à Paris il y a trois mois.

« Vous m'obligeriez fort en me donnant ce renseignement que j'attends plus impatiemment que votre héritage.

« Envoyez-moi l'un et gardez l'autre le plus longtemps que vous pourrez. »

—Corbleu ! s'écria le chevalier, voilà une singulière lettre et le drôle est plus fou que jamais ! Ah ça ! mais comment diable connaît-il le Pompignol et pourquoi l'appelle-t-il gandin ?

—Gandin ! qu'est-ce que ça, monsieur le chevalier ? demanda Françoise.

—Je l'ignore, ma fille.

Et M. de Beauville relut la lettre une seconde fois, puis il resta assez longtemps à réfléchir.

—C'est cela, s'écria-t-il, voilà mon moyen trouvé, eh ! parbleu, je me rappelle qu'autrefois dans les gardes du corps, nous nous rendions ces petits services-là. Ah ! ah ! Mlle Estelle, vous me trouvez trop vieux pour vous épouser, et il vous faut des galantins pour vous plaire : eh bien, j'ai votre affaire. A nous deux, maintenant, et j'espère que bientôt vous saurez qu'on ne refuse pas impunément la main d'un gentilhomme qui a eu l'honneur de servir le roi Charles X.

Et sans plus tarder, le chevalier prit une plume et de l'encre et se mit en devoir de répondre à son neveu.

II

Dans un élégant appartement de la rue de Labruyère, des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans fumaient noichalamment étendus sur un divan.

Et depuis dix minutes que leurs *puros* étaient allumés, c'était à peine s'ils avaient échangé dix paroles.

Les yeux à demi fermés, et enveloppés d'un nuage de fumée bleuâtre, ils paraissaient complètement absorbés par cette douce somnolence qui s'empare du fumeur et le plonge dans une sorte de voluptueuse béatitude.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient semblait du reste merveilleusement appropriée à la rêverie et aux douceurs du *farniente*.

C'était un petit réduit de quatre mètres carrés avec un plafond en dôme et prenant jour par le haut.

En face de la porte d'entrée était une étagère en palissandre, posée sur le parquet et dont les rayons étaient chargés de vases en porcelaine japonaise pleins de tabacs français et étrangers, depuis l'humble caporal jusqu'au plus pur latakia. Tabacs de Virginie, de Perse, d'Arabie, tous s'y trouvaient.

A côté des vases on voyait des coffrets en laque dans lesquels étaient rangés, sur des lits de soie, des cigares de toutes provenances.

Au-dessus de deux larges divans en velours nacarat, des porte-pipes, formés par des cornes de chamois et de chevreuil, supportaient une collection de pipes les plus variées dans leur forme et leur nature.

Aux quatre angles on voyait des crédences sur lesquelles se tenaient accroupis quatre magots chinois dont l'abdomen redondant, et les joues boursoufflées, réalisaient le type le plus parfait du sensualisme.

Enfin sur des tablettes algériennes accrochées ça et là, étaient rangées des boîtes en agate ou en écaille renfermant des pastilles, du cachou, des grains de riz, du hatchis, quelques parcelles d'opium, puis c'étaient des étuis à cigares, en paille, en chagrin, en cuir de Russie, des porte-cigares de toutes dimensions, et pour terminer cette nomenclature déjà trop longue, ajoutons qu'un guéridon formé d'un plat en vieux Saxe, monté sur un pied torse en cuivre doré, contenait des papiletos, des cigarettes en paille de maïs, des allumettes de cire et ces mille petits objets indispensables aux fumeurs.

Le centre de la pièce était occupé par un superbe narguillô dont les longs tuyaux garnis d'ambre s'enroulaient capricieusement, et une petite table roulante couverte de livres, de journaux et de revues l'avoisina.

En toute saison, ce délicieux fumeur restait ouvert, afin de laisser passage à la fumée, mais dans l'hiver il était chauffé par des bouches de chaleur qui y entretenaient une tiède atmosphère.

C'était là que Fernand de Blignac, le neveu du chevalier de Beauville, passait la plus grande partie du temps qu'il ne donnait pas aux plaisirs de son existence.

Souvent il restait seul des heures entières à réfléchir dans son fumeur aux bonnes choses qu'il espérait et aux créanciers qui le harcelaient.

En ce moment, il était en compagnie du baron de Molin, un de ses amis, viveur non moins fou, et non moins prodigue que lui et qui achevait de dissiper un patrimoine déjà passablement entamé, avec l'insouciance et le laisser-aller d'un épiciériste du siècle dernier.

—Comment, mon cher Fernand, vous songez sérieusement à quitter Paris ? fit soudain le baron en rompant le silence.

—Oui, mon ami, oui, c'est le plus sage parti que je puisse prendre pour me soustraire momentanément à des créanciers qui finirait par faire de moi l'être le plus tyrannisé qu'il soit au monde.

—Ainsi c'est là l'unique cause de votre départ ?

—Vous l'avez dit.

—Mais, mon cher, c'est absurde, rompez-vous avec cette liaison ?

—Non, mon cher Émile, je vous le répète, une absence momentanée de Paris est le plus court chemin ; d'ailleurs je ne vous ai pas tout dit, et si vous me voyez tout disposé à me rendre à la pressante invitation de mon oncle le chevalier de Beauville, c'est que je suis attiré à Coutances par un motif auquel vous n'êtes pas étranger.

—Moi ! dit le baron en se soulevant de dessus le divan où il était étendu.

—Vous-même, continua Fernand en l'imitant.

—Ah ! ma foi, je suis curieux de le connaître, répartit l'autre en se levant tout à fait.

—Rien de plus aisé. Vous vous rappelez, sans doute, la discussion que vous eûtes, il y a quelques mois, avec M. de Pompignol, au sujet de certaine course de Long-champ ?

—Parbleu ? et je me souviens aussi qu'à la suite de cette discussion rendez-vous fut pris pour le lendemain.

—Oui, et je vous offris de vous servir de témoin ; mais il paraît que votre réputation d'habile tireur avait fait réfléchir votre adversaire, car une fois arrivés sur le terrain, nous apprîmes que M. de Pompignol avait eu la prudence de quitter Paris la veille au soir.

—Sans doute, mais qu'à de commun cette affaire. . .

—Avec ma détermination : le voici. . . C'est qu'il y a huit jours, j'ai appris que M. de Pompignol n'était pas parti pour l'Italie, ainsi que le bruit en avait été répandu ; mais qu'il avait repris le chemin de Coutances, sa patrie, où il est, dit-on, occuper à mitonner un mariage avec une jeune fille de l'endroit.

—Comment !

—Ne sachant pas d'abord ce qu'il y avait de vrai dans ce bruit, j'ai résolu de m'informer de son exactitude et me rappelant que j'avais un brave homme d'oncle à Coutances, je lui ai écrit pour lui demander des renseignements positifs.

—Et qu'a-t-il répondu ?

—Voici la lettre, dit Fernand.

Et tirant un papier de la poche de sa robe de chambre, le jeune homme le déplia et lut :

“ Mon cher Fernand,

“ Si le Pompignol dont il est question dans ta lettre est un petit monsieur souverainement bête et suffisant, il est bien, à mon grand regret, ici, où il espère, grâce aux belles manières qu'il a rapportées de Paris, épouser une charmante personne, ce dont j'enrage. Je donnerais beaucoup pour l'en empêcher. Mordieu, à ton âge j'en aurais vite trouvé le moyen ! Si tu pense comme moi viens passer une quinzaine à Coutances ; ma cave est bonne et le gibier ne manque pas dans les environs. Si tu as une autre façon de penser sur le compte de de M. de Pompignol, il est inutile que tu me parles davantage de lui, car je crois que je te pardonnerai plutôt tous les tours pendables que tu m'as joués, que le tort d'être l'ami d'un pareil faquin.

“ Ton oncle affectionné,

“ CHEVALIER THÉODORE DE BEAUVILLE.”

—Vous le voyez, mon cher Émile, dit Fernand, lorsqu'il eut terminé sa lecture, vous n'êtes pas étranger au dessein que j'ai de me rendre à Coutances. Vous comprenez, cher ami, que je me garderai bien de manquer une semblable occasion de rentrer dans les bonnes grâces de mon oncle ; d'ailleurs, je hais les poltrons, et je ne serais pas fâché de donner une leçon à ce monsieur qui n'a trouvé rien de mieux que de s'enfuir la veille d'un duel.

—Ah ! morbleu, je lui conseille de rester où il est, car si par aventure je le rencontre jamais. . . Mais prenez garde, mon cher Fernand, continua Émile en changeant de ton, je

vois une femme au milieu de tout ceci, une pensionnaire probablement, n'allez pas faire la sottise d'en devenir amoureux et de vouloir aussi l'épouser.

—Ne craignez rien !

—Soit, mon cher, mais enfin, si vous vous trouviez en péril, faites-le moi savoir, et j'irai à votre secours.

—C'est convenu.

Le lendemain, Fernand partait pour Coutances

Françoise mettait le couvert du chevalier lorsque le jeune homme se présenta rue Milon.

A Coutances, comme dans la plupart des villes de province, les portes de chaque maison demeurent fermées tout le long du jour.

Un vigoureux coup de marteau frappé à l'extérieur fit tressaillir la servante et ouvrir les oreilles au chevalier.

—Jésus Dieu ! qu'est-ce qui peut frapper de la sorte ! s'exclama Françoise.

C'était bien le neveu du chevalier.

—Bonjour, Françoise, dit gaiement le jeune homme.

Et il monta vite auprès de son oncle, qui le reçut à bras ouverts.

Françoise avait dit vrai, le dîner était loin d'être copieux ; mais l'ancien garde du corps était un homme de ressources ; il recula le repas d'une heure, commanda à sa servante d'aller chercher tout ce qu'elle trouverait de meilleur dans la ville, descendit lui-même à la cave, afin d'y choisir le vin le plus vieux, si bien que Fernand put se convaincre que les quinze jours qu'il se proposait de passer là ne lui feraient pas trop regretter les dîners du restaurant du boulevard des Italiens.

Le repas fut gai ; le chevalier, qui semblait avoir oublié jusqu'au souvenir des fredaines de son neveu, avait, par contre, retrouvé tout l'amitié qu'il lui témoignait lorsque celui-ci était encore enfant. Cherchant dans sa mémoire des anecdotes qui remontaient à l'époque de son service dans les gardes du corps, il mit la conversation sur le terrain favori de Fernand, qui à son tour, lui raconta certaines aventures dont il avait été ou le témoin.

Après le café, le chevalier entama la question importante ; celle du mariage de M. de Pompignol avec Mlle du Chemin.

Aux premiers mots le jeune homme se tint sur ses gardes ; il craignait que l'exorde aboutit à lui conseiller d'épouser à la place de l'autre, et il jugea prudent de ne pas dire ce qu'il savait sur le compte du personnage.

—Figure-toi, lui dit le chevalier, que, sans toi, j'aurais très certainement le regret de voir M. de Pompignol épouser cette belle enfant, car dans tout Coutances il n'y a pas un seul cavalier qui soit capable de la lui disputer.

—Ah ça ! mais quel intérêt, cher oncle, avez-vous donc à empêcher cette union ?

—Je te dirai cela plus tard : pour le moment, qu'il te suffise de savoir que tu es la seule personne sur laquelle je puisse compter pour me seconder ; tu es jeune, joli garçon, c'est assez pour entrer avantagement en lutte avec M. de Pompignol ; de plus, tu es brave et spirituel. C'est plus qu'il n'en faut pour forcer Mlle du Chemin à reconnaître qu'à côté de toi, M. de Pompignol n'est qu'un pied-plat et un sot, et pour obliger le faquin à quitter la place.

—Un instant, s'il vous plaît ; je ne sais si je mérite les

éloges que vous voulez bien m'accorder si généreusement ! mais vous oubliez que je ne suis pas disposé à remplacer M. de Pompignol ; vous l'avez dit vous-même, maintes et maintes fois : je suis un fort mauvais sujet qui n'ai jamais su envisager l'amour sérieusement et je dois vous prévenir tout d'abord, que j'ai le mariage en horreur, et que si, par aventure, je prends femme, ce ne peut être que beaucoup plus tard.

—Et parbleu, je le sais bien, s'il en était autrement pensetu que je me serais adressé à toi ?

—Ma foi, mon cher oncle, je commence à ne plus comprendre ; vous voulez que je me marie, puis...

—Mais non ! mais non, pas du tout, diantre !

—Comment ?

—Ecoute-moi bien, tu vas comprendre : c'est un service que j'attends de toi et que tu peux facilement me rendre. Je veux te présenter chez M. et Mme du Chemin, et que tu aies l'air de devenir subitement amoureux d'Estelle, leur fille ; celle-ci, comme je te le disais tout à l'heure, ne manquera pas de te payer de retour et de congédier M. de Pompignol, qu'elle n'épouse que faute de mieux, et lorsqu'il s'agira de te prononcer et de demander la main d'Estelle, tu n'auras qu'à ne plus reparaitre, de façon qu'une certaine personne que je ne puis te nommer et qui veut être l'époux de Mlle du Chemin, se présentera, et comme d'un côté M. de Pompignol se sera retiré, et que de l'autre Estelle sera vivement dépitée d'avoir été aimée...

—Elle acceptera sans réflexion la personne que vous proposez : très bien, je comprends, c'est fort galamment imaginé ; mais dans tout ceci, il me semble que je jouerai un peu le rôle du chat qui tire les marrons du feu et se brûle la patte pour le singe qui les mange.

—Non, mon ami, tu prouves tout simplement à M. de Pompignol que malgré la grande confiance qu'il a en lui, il sera toujours, bien qu'il ait passé un an à Paris, un provincial en matière de sentiment, tandis qu'un véritable Parisien comme toi n'a qu'à se montrer pour être aimé.

—Oui, mon oncle, mais l'autre personne, ce Bertrand, qui doit manger les marrons, vous n'en parlez pas ?

—A quoi bon, répondit le chevalier un peu embarrassé, d'ailleurs que t'importe, puisqu'on te laisse libre de te faire aimer... pourvu que tu n'épouses pas, bien entendu ?

—C'est juste... vous avez raison, riposta Fernand avec un fin sourire. Eh bien ! mon oncle, c'est convenu ; j'accepte et je vous réponds que, dès à présent, M. de Pompignol n'est plus à craindre.

—En vérité ?

—Je vous en donne ma parole d'honneur, j'ai un moyen infaillible de le faire disparaître.

—Dès demain.

—Quant à ce qui est de me faire aimer, c'est une question trop délicate pour que je puisse la résoudre en un jour, mais enfin j'espère que, grâce à votre aide...

—Oh ! certes, d'ailleurs, le principal c'est que M. de Pompignol s'éloigne.

—Oh ! encore un mot, mon oncle, vous dites que Mlle Duchemin est jolie ?

—Adorable.

—Jeune ?

—Dix-neuf ans.

—Riche ?

—Deux cent mille francs de dot et des espérances.

—Diable ! cela demande réflexion.

—Tu dis ?

—Rien, mon oncle, si ce n'est que la patte du chat rendra là un grand service à Bertrand. — Mais c'est convenu, je le répète, vous pouvez compter sur moi.

Quelques verres de vin de Champagne terminèrent la convention, et l'oncle et le neveu, enchantés l'un de l'autre, se retirèrent pour se coucher, en songeant tous deux à la conduite qu'il auraient à tenir.

—Soyons fin, dit l'oncle en se mettant au lit, et tout ira bien.

—Soyons adroit, fit le neveu, et nous verrons ensuite ce qu'il conviendra de faire.

III

La vie à Coutances est calme et tranquille ; il est rare qu'après neuf heures du soir on aperçoive de la lumière aux fenêtres.

Un sommeil doux, uniforme, paisible, s'est appesanti sur les paupières de ses habitants fidèles observateurs d'un repos qui témoigne de la pureté de leur conscience.

Cependant, et comme pour confirmer la règle par une exception, quiconque eût passé vers dix heures du soir, un samedi du mois de novembre, devant une maison de la Basse-Grande-Rue, aurait entendu les accords d'un piano, dont les sons quelque peu criards s'alliaient à celui d'une fraîche voix de jeune fille.

Et il eût aussi aperçu derrière les rideaux de mousseline voilant les trois grandes croisées du premier étage, des silhouettes humaines se jouer au milieu des splendeurs d'une illumination à giorno.

Que se passait-il donc dans cette maison ?

Rien d'insolite, M. et Mme du Chemin, ses propriétaires, y donnaient soirée.

—Une soirée ! comment, des soirées à Coutances ?

—Oui vraiment, et des soirées qui avaient le privilège d'être suivies par la meilleure société de la ville.

C'était là que tous les samedis se réunissait l'aristocratie de Coutances dans le dessein de causer, d'écouter Mlle Estelle chanter quelque morceau de l'opéra nouveau, de jouer au whist ou aux échecs, et parfois d'exécuter au piano deux ou trois polkas en vogue.

La causerie tenait la plus grande part du programme.

Les hommes parlaient administration, commerce, agriculture, politique ; les femmes s'entretenaient des modes de Paris, tout en médissant un peu de leurs meilleures amies, et les jeunes gens adressaient des compliments à Mlle du Chemin, qui les recevait sans trop de déplaisir.

Nous ne ferons pas le portrait de M. et Mme du Chemin, nous nous contenterons de dire que le mari avait cinquante-huit ans et la femme quarante-cinq, qu'ils n'avaient aucune qualité, ni aucun défaut saillants, et qu'ils possédaient cette certaine fortune nécessaire pour vivre convenablement à Paris et plus

que suffisante pour se donner à Coutances tout le confortable et le bien-être désirables.

Nous devons un peu plus de détails en ce qui touche Estelle.

C'était une jolie personne dans toute l'acception du mot. Grande, bien faite, blonde de cheveux, elle avait les yeux noirs veloutés, les dents blanches et fines et un sourire qui courait sur les lèvres roses comme un rayon de soleil sur les fleurs ; l'expression de son visage annonçait une grande douceur jointe à une grande franchise qui provoquaient la sympathie : en un mot, elle avait tous les dehors qui séduisent et captivent, et il était tout naturel qu'on l'aimât ; car, après avoir causé quelques instants avec elle, on savait que les qualités de son esprit ne le célaient en rien aux charmes de sa physionomie.

Revenons à la soirée qui fut donnée par M. et Mme du Chemin, deux ou trois jours après l'arrivée de Fernand chez son oncle.

Le chevalier avait sollicité et obtenu sans peine la faveur de présenter son neveu, et comme la présence d'un hôte nouveau est toujours un événement dans une réunion de gens qui tous se connaissent, on attendait avec impatience la venue du jeune homme, et déjà l'heure avancée de la soirée faisait craindre qu'il ne vint pas, bien que Mme du Chemin affirmât qu'une pareille inconvenance ne pouvait être commise par le chevalier de Beauville.

Quoi qu'il en fût, chacun regardait de temps en temps la pendule du salon, particulièrement M. de Pompignol, qui semblait mal à l'aise, et qui, attablé devant un échiquier, ne donnait que très peu d'attention à son jeu et commettait faute sur faute.

—Monsieur de Pompignol, lui dit un ex-receveur des contributions qui suivait attentivement la marche de la partie, vous venez encore de manquer à prendre la dame : vous pouviez par le cavalier la mettre en échec en même temps que le roi, et vous sauvez votre tour. Décidément, ce soir vous pensez à autre chose qu'à votre jeu.

Et l'interlocuteur jeta à M. du Chemin un coup d'œil d'une certaine façon, puis il reporta son regard sur Estelle, comme pour lui faire comprendre que la jeune fille pouvait bien être pour quelque chose dans les distractions du jeune homme.

Soudain un certain bruit se fit entendre dans la pièce voisines et un domestique annonça :

—M. le chevalier de Beauville et M. Fernand de Bligny.

A ce nom toutes les têtes se tournèrent vers la porte d'entrée, M. de Pompignol, qui avait reconnu le témoin de M. de Molin, pâlit légèrement.

Fernand salua en homme qui sait son monde, et après quelques mots de politesse à M. et Mme du Chemin, il s'avança vers Estelle :

—Mademoiselle, lui dit-il, mon oncle m'avait prévenu de l'accueil bienveillant que, grâce à lui, je trouvais ici, mais j'étais loin de m'attendre à y rencontrer tant de bonté et de distinction.

Estelle, prise de dépourvu, rougit et baisa timidement les yeux.

Fernand, toujours au bras de son oncle, fit le tour du salon.

M. de Pompignol se trouvait en face de lui, il fit un mouvement de surprise que chacun put remarquer, et l'enveloppant d'un regard de dédain, il passa outre.

Une heure se passa pendant laquelle Fernand, appelant à lui tout son savoir d'homme du monde, se montra causeur spirituel et auditeur plein de tact. Il chanta la dernière composition de Nadau avec un sentiment qui lui conquit toutes les sympathies, et il dansa avec Estelle d'une façon si ravissante que celle-ci avoua n'avoir jamais rencontré un meilleur danseur. Le chevalier était enchanté du succès de son neveu.

Quant à M. de Pompignol, il était plus mal à l'aise que jamais, mais il ne le fut bien d'avantage encore lorsqu'au moment de se retirer, Fernand trouva le moyen de lui dire à voix basse :

—Monsieur, je dois rester quinze jours à Coutances, j'espère que pendant ces quinze jours, vous aurez le loisir de vous rappeler certain rendez-vous dont vous avez oublié l'heure. Vous me permettez de le rappeler à votre souvenir chaque fois que j'aurai l'avantage de vous rencontrer dans cette maison.

Pompignol allait répondre, mais il n'en eut pas le temps, le chevalier venait de rejoindre son neveu avec lequel il sortit.

—Ah ! mon ami, lui dit-il, dès qu'il furent dans la rue, tu pourras bientôt dire comme César : "Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu." Peste ! mon gaillard, voilà ce qui s'appelle mener les choses rondement, dans huit jours Estelle sera folle de toi.

—Vous croyez, mon oncle ?

—J'en suis sûr, mais, tu le sais, ne va pas plus loin qu'il le faut ou gare le mariage !

—Soyez sans inquiétude, je sais mon rôle par cœur.

—Et tu t'en tires à merveille ; je ne sais comment tu t'y es pris, mais je crois, Dieu me pardonne ! que tu as terrifié M. de Pompignol, c'est à peine s'il a desserré les dents de toute la soirée.

Et le brave chevalier était tout admiration pour son neveu.

Il n'était pas seul : Mme du Chemin était enthousiasmée de lui, Estelle le trouvait un cavalier accompli, et le lendemain M. du Chemin venait le prier, ainsi que son oncle, d'accepter à dîner.

Fernand accepta et se surpassa.

Jamais il ne s'était montré sous des couleurs aussi séduisantes.

Ce dîner acheva son triomphe.

Huit jours se passèrent pendant lesquels M. de Pompignol ne donna pas signe de vie, et, disons-le, ce fut à peine si la famille du Chemin s'en aperçut.

Cependant, le samedi suivant, la soirée hebdomadaire réunit les mêmes invités, et cette fois le chevalier et son neveu arrivèrent les premiers ; Estelle parut leur savoir gré de cette attention.

Décidément Fernand marchait si vite que le chevalier commença à craindre qu'il n'outrepassât les instructions qu'il lui avait données ; toutefois il fallut qu'il allât jusqu'au bout, mais il craignait d'avoir pris un chemin dangereux. Les choses se passèrent d'abord comme il l'avait désiré ; Fernand gagna tout le terrain que perdait M. de Pompignol.

A son tour, celui-ci se fit attendre : neuf heures avaient sonné et il n'était pas encore annoncé.

Fernand crut que les quelques mots qu'il lui avait glissés à l'oreille le samedi précédent l'empêcheraient de se présenter, puisqu'il n'avait pas jugé à propos d'en comprendre le sens.

Et il n'avait pas tout à fait tort. M. de Pompignol, qui

avait vu dans ces paroles une provocation directe et qui ne s'était pas senti le courage nécessaire pour la relever, eût bien la pensée de demeurer à l'écart tant que M. de Bligny resterait à Coutances : mais en songeant que cette absence donnerait lieu à de fâcheuses suppositions et pourrait bien lui faire perdre tout espoir à la main d'Estelle, l'intérêt fut plus fort que la crainte, et, après s'être bien répété que Fernand n'avait aucun droit de lui reprocher sa conduite qu'il avait tenue vis-à-vis de M. Molin, il se décida à assister à la soirée, bien persuadé d'ailleurs que le jeune homme ne se permettrait pas de choisir la maison de M. du Chemin pour y faire un scandale. Donc il arriva vers neuf heures et demie, après avoir eu soin de se donner une contenance assurée ; néanmoins il ne put effacer de son visage la trace de l'émotion qu'il ressentait.

A sa vue, Fernand fronça le sourcil, et deux ou trois fois dans le cours de la soirée, il essaya de lui décocher quelques épigrammes, dont tout autre eût dû se montrer blessé, et qu'il laissa passer, non sans exciter une certaine surprise parmi les invités qui ne savaient à quoi attribuer cette sorte de petite guerre sourde entamée par Fernand, sinon à une rivalité naissante.

Estelle s'étonnait de la longanimité de M. de Pompignol, lui, d'ordinaire, si haut parleur et d'une susceptibilité si facilement irritable. Fernand résolut de brusquer les choses.

—Monsieur, dit-il à son adversaire en le prenant à part, vous auriez dû vous apercevoir que votre présence m'importunait : je serais fâché d'avoir à partager l'opinion que M. de Molin a pu se former de cette prudence exagérée ; si vous voulez qu'il en soit autrement, il y a des cartes sur cette table ; en jouant nous trouverons facilement le prétexte d'une rencontre dont personne ne connaîtra le véritable motif.

Devant une telle sortie, M. de Pompignol ne pouvait plus hésiter.

Il alla s'asseoir à la table de jeu en face de Fernand, qui jeta sur le tapis une pièce d'or, et prit les cartes.

Une sueur froide baignait les tempes de M. de Pompignol et chacun put voir la pâleur de son visage.

Au bout de quelques minutes Fernand se leva.

—Monsieur, dit-il à haute voix, cette supposition est une insulte et vous m'en rendrez raison.

—Demain, monsieur, murmura Pompignol, plus mort que vif.

Soudain quelques personnes, attirées par le bruit de cette altercation, intervinrent.

—Ce n'est rien, monsieur, dit Fernand en souriant, une simple querelle de jeu, M. de Pompignol et moi l'avons déjà oubliée.

Et pour donner plus de poids à son dire, le jeune homme alla se placer au piano tout en manifestant son regret de s'être laissé entraîner à prononcer quelques paroles un peu vives.

De son côté, M. de Pompignol, surexcité par la violence de l'affront, avait retrouvé un calme apparent qui se traduisait par des éclairs de rire forcés et des gestes fébriles.

Personne ne fut dupe de la comédie qu'ils jouaient l'un et l'autre.

Le chevalier se mordit les lèvres.

—Morbleu, dit-il à son neveu, tu n'es qu'un étourdi ! voilà une belle affaire.

—Rassurez-vous, mon oncle, lui répondit Fernand, tous s'arrangeront comme vous le désirez, j'en suis persuadé à l'avance.

Le lendemain, M. de Bligny et M. de Pompignol se rencontrèrent sur le terrain.

Le duel avait été imposé à ce dernier d'une façon trop nette pour qu'il essayât de s'y soustraire ; force lui fut donc, pour n'être pas dans l'obligation de fuir honteusement une seconde fois, de faire contre fortune bon cœur et d'accepter le combat.

Les témoins, au nombre desquels se trouvait le chevalier, avaient proposé l'épée ; bientôt les deux adversaires furent mis aux prises.

La lutte ne fut pas longue : après deux ou trois passes, l'arme de Fernand alla piquer l'avant-bras de M. de Pompignol, qui chancela et laissa tomber son épée.

—Assez, monsieur, bégaya-t-il en pâlisant.

—Vous renoncez à la main de Mlle du Chemin ? lui demanda Fernand.

—J'y renonce.

—En ce cas, reprit Fernand à voix basse, M. du Chemin saura que, tout comme un autre, vous ne reculez pas devant une épée nue.

On ne parlait dans Coutances que de cette affaire, et les noms de Fernand et d'Estelle volaient de bouche en bouche.

Le chevalier crut le moment opportun pour le dénouement.

Il se présenta chez M. du Chemin.

—Monsieur, lui dit-il, mon neveu, par son étourderie, s'est fort mal conduit vis-à-vis de vous ; il a maladroitement mêlé le nom de mademoiselle votre fille à une sottise querelle, et vous me voyez profondément affligé de tout ceci, mais je sais ce qu'il me reste à faire, et comme c'est moi qui suis la cause involontaire de tout ce qui s'est passé en vous présentant mon neveu, c'est à moi de réparer les sottises qu'il a commises ; donc sans avoir égard au refus tant soit peu blessant que vous m'avez fait de la main de Mlle Estelle, je viens de nouveau vous la demander...

—Pour moi, mon oncle ! s'écria tout à coup Fernand en apparaissant aux regards étonnés du chevalier ; je vous remercie de ce bon office, mais j'ai cru que mon devoir était de vous prévenir, et sur ma prière, M. du Chemin a bien voulu consentir à ce mariage qui fera le bonheur de toute ma vie.

—Comment, fit le chevalier qui ne pouvait en croire ses oreilles, c'est toi qui... ? je pensais que... Mais, ajouta-t-il en le prenant à part et lui parlant bas, et nos conventions... ? As-tu donc oublié qu'une personne dans l'intérêt de qui tu agissais...

—Eh bien ! mon oncle ?

—Eh bien ! cette personne, c'est moi.

—Ah ! mon oncle, il fallait donc me le dire... Mais que voulez-vous ; l'affaire est faite, et il n'est plus possible d'y revenir ; une autre fois, vous ne vous servirez plus de la patte du chat pour tirer les marrons du feu !

—Allons, mangez-les donc, et qu'il n'en soit plus question, dit tristement le chevalier en baissant la tête.

Un mois après le mariage de M. de Bligny et Mlle Estelle du Chemin se célébrait à l'église Saint-Nicolas de Coutances et M. de Pompignol partait pour l'Espagne. — (Fin.)

Les Dieux s'en vont

Le général X*** était excellent tacticien ; il ne manquait pas d'esprit naturel, et, n'étant son ignorance au point de vue littéraire et artistique, il eût certes fait l'ornement d'un salon.

Malheureusement, il n'avait reçu qu'une éducation secondaire et il commettait parfois des bévues comiques ; mais il se tirait des situations les plus burlesques en désarmant les rieurs par ses bon mots, sa brusque franchise et sa bonhomie gauloise.

Le général voulut un soir donner une fête de nuit dans les magnifiques jardins de sa villa, située, près d'Alger, au milieu de la délicieuse plaine de Mustapha. Il voulait que son bal fût splendide ; il ne négligea rien pour rivaliser d'éclat et de magnificence avec le gouverneur de l'Algérie d'alors, dont le faste était célèbre.

Tout marchait pour le mieux et le général, huit jours avant la soirée, croyait n'avoir rien oublié dans le programme des embellissements, quand il s'avisa que son jardin manquait de statues.

Il savait qu'en ce moment un zéphyr travaillait, à Alger, au buste d'un colonel tué depuis peu et auquel on élevait un tombeau ; ce soldat était un sculpteur d'un certain talent et le général qui ne s'imaginait pas le temps qu'il faut pour modeler un groupe, ne douta pas qu'en huit jours l'artiste ne peuplât son jardin de dieux et de déesses mythologiques.

Done, il fit demander le zéphyr.

Celui-ci se présenta, crâne, fringant, l'œil assuré. Ces troupiers fantaisistes poussent la désinvolture à un point incroyable ; ils portent avec un brio inouï leur modeste capote grise, et ils ont un *chic ébouriffant* que jalourent les zouaves eux-mêmes.

Cerveaux brûlés, cœurs de feu, les zéphyr, n'était l'ennui de la garnison qui les pousse à des coups de tête, seraient l'élite des régiments ; malheureusement ces tempéraments, impatients du frein, se laissent emporter à des excès qui nécessitent leur envoi en Afrique dans les corps spéciaux où la discipline est terrible.

Et pourtant, ils trouvent le moyen de jouer des tours pendables à leurs supérieurs ; le plus souvent, leurs farces sont si amusantes qu'on ne sait qui punir ou que l'on a trop ri pour n'être pas désarmé.

Le général attendait le zéphyr au milieu de son parc.

— Mon garçon, lui dit-il, tu as beaucoup d'adresse à ce qu'il paraît ; voici ce que je voudrais de toi : je donne un bal de nuit samedi prochain ; je désirerais orner mes bosquets de quelques statues ; il me faudrait des Bacchus, des Apollons, des Vénus, tout le tremblement de l'antiquité en plâtre.

— Pourquoi pas en marbre pendant que vous y êtes ? fit le zéphyr d'un air goguenard. Huit jours ! C'est impossible !..

— Tais-toi, *fricoteur*, fit le général en fronçant le sourcil ; je n'aime pas qu'on réplique.

— Mais, mon gén..

— Assez ! Si tu n'as pas fini mes statues samedi à huit heures du soir, je te flanque un mois de prison.

Le fléphyr, un peu ahuri, regarda le général ; celui-ci n'avait pas l'air de plaisanter.

— Combien te faut-il pour acheter ton plâtre ? demanda le général.

— Cent francs, dit le zéphyr avec un sang-froid superbe.

Il avait pris son parti de la bizarre prétention de son chef.

— Voilà cinq louis, *carottier*, dit le général en donnant les cinq pièces d'or au sculpteur ; mais si le plâtre était à ce prix-là, on aurait de l'économie à bâtir les maisons avec des piles de douros (cinq francs). A samedi, huit heures.

— Mon général, accordez-moi minuit, puisque la fête ne commence qu'à une heure du matin.

— Soit ! Mais soigne bien ça ; tâche surtout de réussir les déesses.

— Ah, voilà ! fit le zéphyr ; je ne peux que vous fabriquer des dieux.

— Pourquoi ?

— Parce que dans mon art chacun a sa spécialité ; je n'ai jamais appris à sculpter des femmes.

— Diable ! fit le général contrarié ; c'est fâcheux. Enfin soit, pourvu que tu ne me manques pas de parole, je me contenterai de tes bonshommes. Allons, au revoir.

— Au revoir et merci, général ! fit le zéphyr en riant dans ses moustaches.

Et il s'en alla.

Le soir il menait grand bruit dans les cabarets d'Alger.

Il faisait danser les louis du général ; durant huit jours, on le vit mener joyeuse existence par tous les cafés de la ville et de la banlieue.

La veille du samedi, le général manda le zéphyr.

— J'en apprends de belles, fit-il en tordant furieusement sa moustache ; tu flânes au lieu de travailler ; tu as fait scandale hier au café-chantant ; tu as passé la nuit précédente au violon ; tu as rossé un nègre dans la rue Bab-Azoun ; ce matin... tu...

— Mon général, interrompit le zéphyr, je ne peux modeler que quand je suis gris ; beaucoup de grands artistes ont été comme moi ; la preuve que je *pioche* après vos bons bonshommes, c'est que j'ai fait tapage ; je n'ai de l'inspiration que dans la surexcitation de l'ivresse.

— J'ai entendu dire, en effet, que beaucoup de sculpteurs étaient des pochards finis, murmura le général. Du reste, tu sais... si tu n'es pas prêt... au *bloc* (prison, en style de bivac).

— Sufficit ! dit le zéphyr.

Et il tourna les talons.

Puis il se ravisa :

— Mon général, dit-il, une recommandation.

— Quoi !

— Engagez vos invités à ne pas toucher aux statues.

— Pourquoi ?

— Parce que le plâtre sera encore tout frais et ça pourrait les détériorer ; un rien suffit pour casser une statue qui sort du moule.

— C'est bien, on avertira son monde.

B. E. MCGALE

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre *SPRUCINE* dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la *SPRUCINE* devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

—Mais, mon général, ce sera bien difficile de dire cela verbalement à tant de personnes ; moi, à votre place, je mettrais une pancarte à l'entrée des jardins avec deux quinquets de chaque côté, et j'écrirais sur cette affiche, en grosses lettres :

On est prié de ne pas toucher aux statues.

—Ma foi ! tu as raison. C'est plus simple que de s'exterminer à dire cela à tant de gens.

—Je puis être sûr que vous n'oublierez pas la pancarte.

—Puisque je te le promets.

—C'est que voyez-vous, si on s'avise de gâter mes plâtres, je ne réponds de rien.

—Sois tranquille, on respectera la consigne que je ferai coller bien en vue. A demain.

—A demain, mon général.

Il était minuit, le général terminait sa toilette et jurait tous les mille diables de l'enfer, parce que son habit était trop étroit et que son maître Jacques, aposté à la petite porte du jardin, ne venait pas le prévenir que les statues étaient arrivées.

Mais enfin son majordo ne entra.

—Eh bien ? fit le général.

—Il est en bas, dit le domestique.

—Et les Dieux ?

—Il les a fait apporter sur des brancards par des nègres.

—A la bonne heure. Sont-ils beaux, ces Dieux-là ?

—Dam', mon général, je ne les ai pas vus ; ils étaient couchés et couverts de linges. J'ai proposé au zéphyr de l'aider et j'ai voulu regarder une de ses statues ; mais...

—Mais... quoi ?

—Alors il m'a envoyé un coup de pied quelque part, en me disant de *fiche* mon camp, qu'il voulait placer ses œuvres lui-même et que si on *l'embêtait*, il casserait tout.

—Il a raison, ce garçon, dit le général enchanté d'avoir ses dieux ; de quoi te mêles-tu ? Il ne faut jamais contrarier les artistes.

Et le général acheva de se sungler pour entrer dans son habit.

Puis il descendit au jardin.

A l'entrer il trouva le zéphyr, en train de se disputer avec le majordome devant la pancarte où était écrit :

Ne pas toucher aux statues

Le zéphyr trouvait les lettres trop petites et tempêtait.

—Mettez un quinquet de plus, dit le général, pour arranger le différend. Et il amena le sculpteur avec lui pour voir les dieux.

Le zéphyr mena son général aux endroits les plus sombres.

—Où diable as-tu fourré tes plâtres ? fit le général ; tu les as enfouis loin des illuminations, dans des bosquets touffus.

—Ça se fait toujours ; dit le zéphyr ; le plâtre aux lumières est affreux, il fait très bien sous la feuillée, dans une demi-clarté. Vous allez voir un Jupiter superbe.

Et le zéphyr toussa fortement en approchant d'un berceau de verdure sous lequel était un Jupiter.

Le général poussa un cri d'admiration en apercevant une magnifique statue ornée d'une barbe splendide.

—Sacrebleu ! fit-il en s'approchant ; c'est réussi, ton Jupiter.

—N'est-ce pas, général.

—Le gouverneur sera furieux ; il n'a pas de pareils chefs-d'œuvre dans son jardin. Mais dis donc, il ressemble au caporal sapeur des zouaves ?

—C'est lui qui a posé, mon général, fit le zéphyr.

—Tu peux te vanter de l'avoir reproduit traits pour traits. Allons voir les autres.

Et le général fit le tour des bosquets s'extasiant ici devant un Bacchus, là devant un Apollon.

Seulement il remarqua que le zéphyr toussait chaque fois qu'il s'approchait d'un des endroits où s'élevaient ses chefs-d'œuvres. Il en fit l'observation.

—Mon général, répondit le sculpteur, c'est nerveux ; c'est l'émotion. On craint toujours d'avoir mal réussi.

—Voilà cent francs et ne tousses plus, dit le général, je suis content de toi.

—Merci, général ! dit le zéphyr, et il s'esquiva...

Les invités arrivaient. Une demi-heure après le bal commençait.

De temps à autre des cavaliers et des dames qui, entre deux valse, s'étaient promenés dans les allées, revenaient sur la pelouse où l'on dansait, faisaient compliment au général sur ses statues.

Le Jupiter surtout produisait un grand effet avec sa foudre et sa barbe vénérable.

Le gouverneur, au moment où il faisait son entrée, en entendit parler ; il désira le voir.

Le général s'empressa de le conduire au berceau où se cachait le chef-d'œuvre ; nombre d'invités s'y rendirent aussi.

On s'extasia.

Tous les officiers, tous les civils connaissaient le caporal-sapeur des zouaves et la ressemblance de la statue avec le modèle était réellement frappante.

Tout à coup le gouverneur poussa un oh ! qui inquiéta le général.

—Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

—Rien : fit le gouverneur ; il m'a ait semblé voir remuer la tête de la statue... une illusion.

—Mais non, fit un officier ; elle s'agite, tenez.

Tout le monde était stupéfait !

Le général n'en revenait pas.

Tout à coup la face du dieu se crispa, il parut faire un violent effort pour se retenir, puis il éternua à outrance...

On juge de l'étrange surprise de tout le monde.

Le général effaré contemplait le miracle en roulant des yeux égarés.

Soudain le dieu lui parla :

—J'fais fous tire, ma chénéral, fit Jupiter en jargon alsacien, la gonsigne était de ne bas remuer defant le monte et de ne bas parler : mais je n'affre bas bu me retenir d'éternuer.



Guérissent CORS et VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez

B. E. MCGALE, MONTREAL.

PAS EN PEINE



—Mon pauvre ami, vous ne pourrez jamais entrer au ciel dans cet état.

—Bah ! le chemin pour y arriver est si long que j'aurai le temps de me remettre avant d'être rendu.

Plus de doutes.

C'était le caporal lui-même badigeonné avec du plâtre.

Le général exaspéré arracha une branche de tuya pour en houspiller Jupiter ; mais celui-ci sauta à terre et s'enfuit au milieu des rires inextinguibles des spectateurs.

Les autres dieux, voyant leur camarade se sauver, comprirent que leur situation n'était pas tenable ; ils descendirent de leur olympes représenté par leur piédestal et détalèrent d'un pas léger.

Grand émoi parmi les invités qui n'avaient pas quitté le bal et ceux qui se promenaient dans les allées. Ce fut une scène exhalante...

Le général avait renoncé à poursuivre son Jupiter, quand son majordome ahuri accourut vers lui en criant les bras les éés au ciel :

—Général, général, les dieux s'en vont !

—Laisse-les partir, animal, lui répondit le général ; ce sont des faux-dieux...

Puis en a-parté :

—Je ne m'étonne plus de ce que ce scélérat de zéphyr défendait d'y toucher...

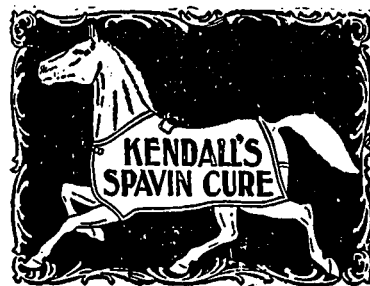
Cet incident avait trop égayé les invités pour que leur hôte en tint rancune à leur hauteur.

Le zéphyr fut pardonné ainsi que les faux-dieux.

Le Commissaire.—Enfin, ce Monsieur prétend que vous lui avez flanqué votre botte quelque part.

Le Prévenu.—Dame, il m'a traité de vu-nu-pied ; je me dit : faut tacher moyen de lui faire voir qu'il se troupe.

Pas de conjectures Sur les Résultats..



Cet homme sait ce qu'il fait et comment il l'a fait. Des attestations comme la suivante sont une preuve suffisante de ses mérites.

Oshawa, 22 février 1898.

Chers messieurs — Veuillez m'envoyer un de vos traités sur le cheval ; votre nouveau livre tel qu'annoncé en anglais sur l'enveloppe de la bouteille. J'ai guéri **deux Eparvins et une Courbe** avec deux bouteilles de votre remède pour les Eparvins de Kendall, et ce, en quatre semaines.

FRANK JUBERIEN.

Prix, \$1 ; 6 pour \$5. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal. Demandez à votre pharmacien le remède pour les Eparvins de Kendall et aussi "un traité sur le cheval", livre gratuit, ou adressez-vous à

Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.

POUDRE DENTIFRICE

Les poudres dentifrices sont nombreuses, nous ne saurions donc en donner une liste, d'autant que le choix d'une poudre ou d'une eau dentifrice est essentiellement variable comme le sont les manifestations du goût. Toutes se valent ou à peu près. Celle que nous donnons est simple de fabrication et saine d'usage.

On mélange bien 14 grammes de craie sèche en poudre avec 6 grammes de camphre, en poudre aussi, et on conserve dans des flacons bien bouchés. On se sert de cette poudre avec une brosse légèrement humide.

Labbé Bridaine reproche à une de ses belles penitentes sa coquetterie et le luxe qu'elle affiche en ses toilettes.

—Dieu commande plus de simplicité, mon enfant.

—Ah ! monsieur l'abbé, je vous arrête. Vous-même nous avez raconté qu'au commencement Dieu s'écria : *Fiat lux !*

PIEDS

Tendres, Transparents, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la POUDRE de McGALE pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon GRATIS sera envoyé franco en adressant

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.

25 CTS.

UN POMMIER EXTRAORDINAIRE

Un pommier qui représente à lui tout seul une petite fortune pour son propriétaire, c'est celui que possède M. Delos Hotchkiss, un riche cultivateur de Connecticut, aux États-Unis.

Cet arbre phénomène, absolument unique de son espèce, ne mesure pas moins de 4 m. 20 de circonférence à un pied du sol et a 18 m. 50 de haut. Certaines grosses branches ont jusqu'à deux mètres de tour, et la surface totale couverte par le pommier de M. Delos Hotchkiss dépasse 90 mètres carrés.

En 1897, il avait produit 85 bushels de pommes. Or, dans l'état du Connecticut, le bushel est de 23 kilos. La récolte a donc été de 1,955 kilos de pommes.

L'année suivante, le pommier a produit un peu plus de 2,000 kilos, et, à la dernière récolte, il a donné, chiffre vraiment extraordinaire, 110 bushels, soit 2,530 kilos, de magnifiques pommes.

Bon an, mal an, depuis que M. Delos Hotchkiss est l'heureux propriétaire du pommier phénomène, celui-ci a rapporté un revenu moyen de 488 francs, ce qui n'est pas mal pour un seul arbre.

VIEILLE COUTUME

Avant la Révolution, on voyait dans la rue aux Ours, à Paris, une statue de la Vierge dans une niche grillée devant laquelle brûlait une lampe toujours allumée. On appelait cette statue Notre-Dame de la Carolle. Suivant une vieille tradition, en 1418, un soldat sortant du cabaret où il avait perdu tout son argent, avait porté, dans son dépit, des coups d'épée à la statue, d'où le sang avait coulé. Le soldat fut arrêté, jugé et exécuté en cet endroit même. Depuis cet événement, tous les ans, le 3 juillet, jour anniversaire de l'exécution du soldat, il y avait foule dans la rue, l'on brûlait des cierges devant la statue, et après un feu d'artifice, on livrait aux flammes un mannequin préalablement promené en divers quartiers, vêtu en soldat suisse, et appelé le suisse de la rue aux Ours.

Or, un jour que l'on allait brûler ce mannequin, Dumarsais le grammairien, bonhomme s'il en fut, passant par là, s'était arrêté pour voir la cérémonie. Une femme du peuple pressait la foule pour tâcher d'arriver devant la Vierge et y faire sa prière. Elle coudoya une autre femme, qui, peu patiente, la repoussa rudement en disant : " Si vous voulez prier, agenouillez-vous là où vous êtes ; est-ce que la bonne Vierge n'est pas partout pour vous entendre ? "

Dumarsais, qui se trouvait à côté d'elle, eut devoir la reprendre doucement : " Ma bonne, dit-il, vous venez, je crois, de préférer une hérésie ; c'est le bon Dieu qui est partout, et non pas la Sainte Vierge. "

— Oh ! s'écria la mégère, s'adressant au peuple, voyez ce

vieux coquin, ce huguenot, ce parpaillot, qui prétend que la bonne Vierge n'est pas partout ! ...

Ces mots furent le signal d'un véritable soulèvement ; et sans la garde, qui s'interposa en toute hâte, la foule eut peut-être brûlé le grammairien en même temps que l'image du prétendu soldat suisse.

Le sucre dont il se fait partout aujourd'hui une consommation si considérable, était encore tenu en assez grande suspicion il y a deux siècles, comme le prouvent ces quelques lignes écrites en 1690.

" Les médecins appelaient anciennement *sal indicum* le sucre qui entrait dans la composition des remèdes, et que le miel a remplacé. Ce sucre n'était pas préparé comme celui qu'on sert aujourd'hui sur nos tables et qui n'est pas bon à la santé, quoique très agréable à la vue et au goût. Celui des Canaries, qui est préférable à tous les autres par la blancheur et la douceur, acquiert dans son raffinement, qui est fait avec de la chaux vive, une âcreté dangereuse qui augmente la bile, brûle le sang, et cause des vapeurs et des maux de tête. "

BUREAUCRATIE



I.—Le chef est absent.



II.—Le chef arrive.

L'ASTHME

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.

GUERI

Le Thé de Bœuf



OXOL

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison

PRÉPARÉ PAR LA

OXOL FLUID BEEF CO., Montreal

A VENDRE PAR

B. E. MCGALE,

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

Restaurateur ... de Robson

Plus de Cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

Jolis Sachets . . Parfumés

Envoyez-nous 35 cents en Argent ou en Timbres et nous vous enverrons L'AMI DU LECTEUR pendant un an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select) d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'AMI DU LECTEUR," MONTREAL.

Jolis Sachets . . Parfumés

Juge et Jury !

L'Homme qui se sert de
Cirage à Chaussures

Est son propre juge et le jury
ne peut pas être en désaccord.

METTEZ

Les Cirages Spéciaux à Chaussures de



A l'Essai, puis attendez le Résultat.

L. H. PACKARD & CO., Montreal.

Notre Prochain Numéro...

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

Mlle MICHU

Qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

Voulez-vous un verre de BON BRANDY ?

DEMANDEZ LE

BRANDY PH. RICHARD

V. S. O. P.

Dont le Gout, l'Arome sont des plus exquis. Essayez-le.



L'ASTHME GUÉRI . . .

**Echantillon
gratuit.**

La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR CODERRE apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITTIQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat — à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre.

**Elle soulage immédiatement !
Elle guérit les cas les plus obstinés !!
Elle est absolument sure !!!**

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

The Wingate Chemical Co., Limited
2 MAPLE AVENUE, MONTREAL



Aux Cultivateurs et Eleveurs

A VENDRE: Plusieurs jeunes taureaux Ayrshire, enregistrés, âgés de 1 à 3 ans, seront vendus à prix raisonnables pour faire place à de nouveaux bestiaux. Aussi le célèbre vieux taureau "Warrior", un des plus beaux types pour la reproduction qui soient en Canada.

Pour autre détails, etc., écrivez à

BELLEVUE FARM

ST-LAMBERT, (vis-à-vis Montréal)

Principaux officiers de la Société des Artisans Canadiens-Français

Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL..... MGR PAUL BRUCHÉSI, archevêque de Montréal.
PRÉSIDENT HONORAIRE..... SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.
AUMONIER..... M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.
VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE..... Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal

Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.
1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.
2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... L. S. GENDRON, employé civique.
1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR... NARCISSE LAPOINTE, négociant.
2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.
DIRECTEURS..... DOMINA GAGNÉ, manufacturier de portes, chassis, etc.
GRÉGOIRE LÉVEILLÉ, maître plâtrier.
LOUIS A. JACQUES, négociant et échevin de la cité de Montréal.
ALPHONSE H. RENAUD, manufacturier et marchand de meubles.
CENSEURS..... F. G. CRÉPEAU, notaire public.
NAPOLEON THÉORET, notaire public.
C. P. CHAGNON, marchand de nouveautés.
J. V. DESAULNIERS, professeur à l'École Montcalm, Montréal.

Officiers

SECRETARE GÉNÉRAL..... A. BOURBONNIÈRE.
TRESORIER GÉNÉRAL..... HENRI ROY.
MÉDECIN EN CHEF..... E. P. LACHAXELLE, M.D.
AUDITEURS..... J. S. MATTE, Québec, P.Q.
J. N. RATTEZ, Ottawa, Ont.
PROCURER..... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.
NOTAIRE..... PHILIAS MAINVILLE, N.P.
INSPECTEUR GÉNÉRAL..... NAPOLEON LACHANCE.

CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :

- (1) Être catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
- (5) Être âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants :

De 18 à 30 ans.....\$ 2.00	De 41 à 42 ans.....\$20.00
" 30 à 35 " 3.00	" 42 à 43 " 30.00
" 35 à 40 " 5.00	" 43 à 44 " 40.00
" 40 à 41 " 10.00	" 44 à 45 " 50.00

L'aspirant déposera aussi, comme droit d'entrée, cinquante centins pour faciliter le prompt paiement de l'indemnité au décès, cinquante centins pour sa contribution du mois et quinze centins pour son certificat d'admission, mais il n'a pas de contribution de décès à payer dans le mois qui suit son admission. La contribution régulière de chaque membre est de cinquante centins par mois payable d'avance, le ou avant le premier mardi de chaque mois. La contribution au décès de chaque membre est actuellement de 8 cents par décès, de manière à former \$1,000 pour la veuve ou les héritiers.

BENEFICES

Un membre a droit à ses bénéfices aussitôt qu'il a reçu son certificat de membre. Il a droit à une allocation de quatre piastres par semaine pendant vingt semaines lorsqu'il est malade. A son décès, sa veuve et ses héritiers reçoivent mille dollars. Jusqu'à aujourd'hui, la cotisation mensuelle et la contribution au décès réunies n'ont pas dépassé \$15 par année. Tout membre peut disposer des mille piastres dues à sa mort, en faveur de qui il veut ; s'il n'en dispose pas par testament ou autrement, cette somme est payable à sa femme, et, s'il n'a pas de femme, à ses héritiers.

... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT... Des primes artistiques pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire, Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille.

Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin	0.50	NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise.	0.40
LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures	0.50	DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65.	0.40
LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume.	0.50	HISTOIRE DE MONTFERRAND, l'athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand.	0.40
RIS ET CROQUIS, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme.	0.50	MAUDITE ! grand roman à sensation, par ***	0.50
ALBERT OU L'ORMIELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit.	0.50	L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick	0.50
CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, ceufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile.	0.50	L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages	0.40
LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.	0.50	LA MAVEUX, roman, par Xavier de Montépin	0.40
GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays.	0.50	LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg.	0.35
LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe.	0.50	LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique.	0.35
VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures.	1.00	L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique	0.35
HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures.	1.00	LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique.	0.35
DICTIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié.	1.00	ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages.	0.60	LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
		UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonneus.	0.30
		CHANSONS COMIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin.	0.30
		AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman.	0.25
		FÉLIX POUTRÉ, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837.	0.25
		VIE DE NAPOLEÓN Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages	0.25
		VIES BRISÉES, roman, par Jules Mary.	0.25
		LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation.	0.25

HATEZ-VOUS ! HATEZ-VOUS !

" L'AMI DU LECTEUR ", Montréal.

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES &c.

A n'importe quelle Saison Et sous n'importe quel Climat !

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé !

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE, étant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tete, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin.
TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer ; exercice modéré.

La Jaunisse Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette : 2 onces de racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

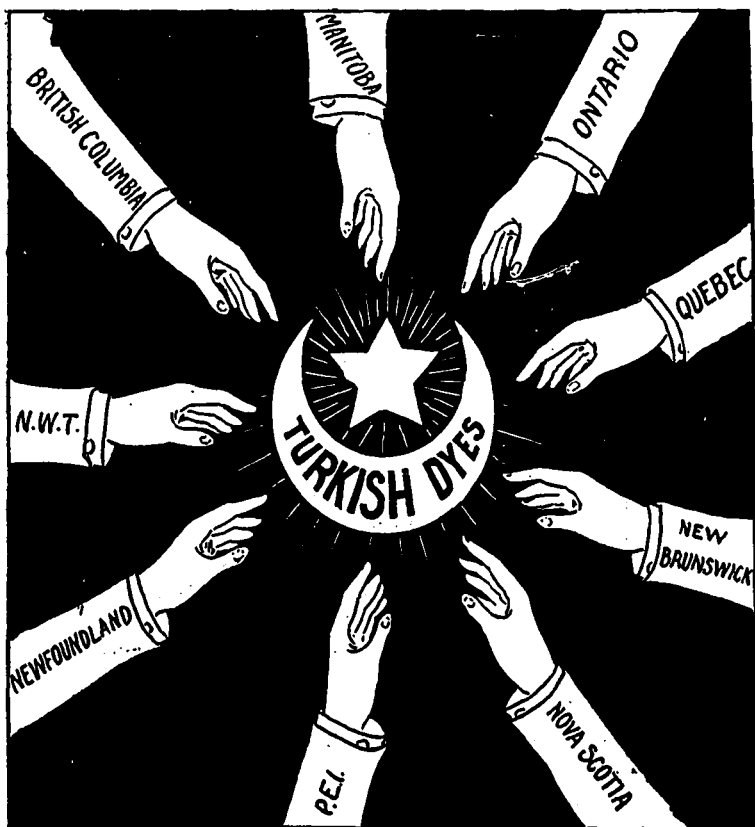
Constipation, Dyspepsie, Indigestion 1 Pilule avant de dîner ou en se couchant ou au besoin.
TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant ; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c par Boîte ; 5 Boîtes pour \$1.00.

Expédiée franc de port sur réception du prix.

B. E. MCGALE, Chimiste, MONTREAL.



Tous les veulent.

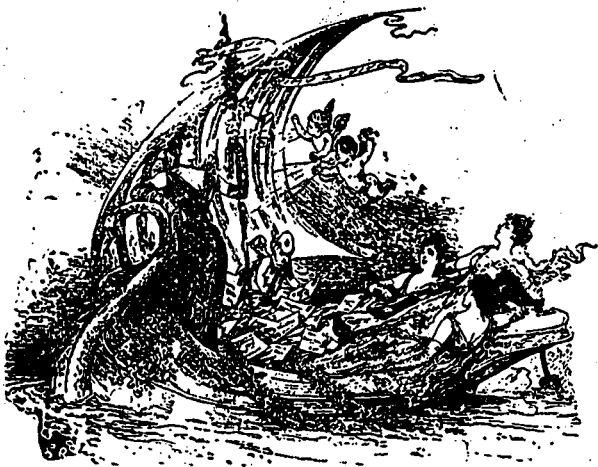
Les "TURKISH DYES" teignent le Coton, la Laine, la Soie, les Plumes et autres articles excellentement. . . .



Envoyez-nous une carte postale pour avoir notre brochure gratuite "COMMENT BIEN TEINDRE"

BRAYLEY SONS & Co.,

58 RUE WELLINGTON,
MONTREAL.



Pendant l'Été...

Soit que vous voyagiez ou que vous restiez chez vous, ne manquez pas d'avoir le ...

STANTON'S PAIN RELIEF

Sous la main. — Son effet est immédiat

REMEDE INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Polulaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, chacune des maladies énumérées ce-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies — mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir : —

Choléra, Choléra Morbus.
La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.
Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille en trois minutes.
Le Mal de Dents en une minute.
La Névralgie en cinq minutes.
Les Entorses en vingt minutes.
Le Mal de Gorge en dix minutes.
La Colique et les Crampes, en cinq minutes.
Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.
Les Douleur dans le Dos et les Côtes en dix minutes.
La Toux et le Rhume en un jour.
La Pleurésie, en un jour.
Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Érési-pèle, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

☞ Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. ☞

Prix 25cts vendues partout.

Vendu en gros par " THE WINGATE CHIMICAL COMPANY Limited, MONTREAL, Canada."